

Journée d'études doctorales Zurich-Strasbourg

Une collaboration enrichissante

Le 10 octobre a eu lieu à l'université de Zurich la journée d'études doctorales consacrée à l'échange entre le programme doctoral « Romanistik : Methoden und Perspektiven » et l'équipe du programme de recherche « Configurations littéraires » de l'université de Strasbourg. Centrée sur plusieurs exposés de jeunes chercheurs inscrits dans les deux programmes, la rencontre a permis de resserrer les liens entre les deux universités.



Strasbourg et Zurich

DE STEPHANIE EHRSAM

L'atmosphère entre les deux équipes a été d'emblée très chaleureuse, ce que soulignait aussi la directrice du programme de l'université de Strasbourg, Mme le Professeur Béatrice Guion, dans son discours d'ouverture, tout en relevant l'intérêt des sujets proposés autant pour les chercheurs présents que pour un auditoire plus général. Outre les deux responsables du colloque, Béatrice Guion et Patrick Labarthe, on a pu compter sur la présence de trois autres professeurs qui ont vivement participé à la discussion après les interventions : Ursula Bähler (Zurich), Eléonore Reverzy (Strasbourg) et Olivier Pot (Genève). La journée s'est déroulée dans un esprit ouvert sous le signe d'échanges féconds auxquels ont contribué, comme le prévoyait le programme, l'alternance des intervenants zurichois et strasbourgeois ainsi que, après chaque exposé, le temps réservé à une discussion prolongée.

Le premier exposé, intitulé « les différentes éditions de *La Logique de Port Royal* : sens et spécificité

des ajouts », était celui de Sana Mejri de Strasbourg. Après avoir précisé les circonstances de la genèse de ce recueil, d'une grande portée pour la logique et la linguistique contemporaine, la doctorante examinait la signification spécifique des ajouts faits lors de cette genèse. La conjonction entre la logique, la réflexion linguistique sur le signe et les fondements théologiques se révèle essentielle pour la compréhension d'une telle œuvre.

Perpétuelle dualité entre raison et foi

Le texte sacré, comme Sana Mejri l'a montré, a une influence décisive sur la genèse de l'œuvre, qui porte également les traces de l'instabilité historique et politique qui régnait à cette époque. Le but ultime de cette œuvre à la charnière de la réflexion linguistique et théologique est la défense de la foi chrétienne. S'inscrivant dans la perpétuelle dualité entre raison et foi, Sana Mejri l'a souligné, l'œuvre se place entre Descartes et Pascal, mais aspire à lier ces deux pôles. Nicole, le moraliste, était l'auteur pour la grammaire tandis que Arnaud, lui plutôt

Ibidem

philosophe, était l'auteur pour la logique. Afin de pouvoir approfondir l'étude de cette œuvre, qui voit la fonction du langage dans l'expression de la pensée à travers les mots (les signes de la pensée), on doit absolument comprendre à fond cette dualité.

Il faut que l'épopée pleure

Bénédicte Elie a ouvert son intervention sur *Ahasvérus* d'Edgar Quinet en le présentant comme une œuvre qui relie l'épique et le pathétique. Ahasvérus représente l'homme intériorisé, la représentation de ce personnage se caractérise par le genre lexical des larmes. Au dix-neuvième siècle, le pathétique, au cœur de la tragédie, est le ressort de l'intérêt poétique. A cette époque, comme l'a formulé Bénédicte Elie, il faut que l'épopée pleure. Dans ce contexte, elle a souligné plusieurs types de larmes dont celles des vainqueurs et des vaincus, différentes certes, mais toutes les deux porteuses d'un héroïsme universel.

Ce qui est particulier pour *Ahasvérus* est le passage de l'épopée d'admiration à celle de la compassion. A une époque guerrière pleine de renversements politiques, *Ahasvérus* indique la fin de la violence, décrite pourtant d'une manière aussi vive que possible. Le sang et la violence sont présents partout, ce qui est d'autant plus significatif que cette œuvre doit marquer la fin de la violence : « Mains contre mains, dents contre dents, le combat piétinait, écumait, haletait ; en avant, en arrière, en amont, en aval, au loin, auprès, la hache d'armes écorçait l'arbre des batailles. L'aigle qui passait, fermait sa jaune paupière, pour ne pas voir si près la rosée si empourprée ». (Quinet, 1905, tome XI, p. 139). Comme l'illustre cette citation, Quinet se concentre sur le pathétique de la lutte tout en pointant vers la fin du héroïsme guerrier.

**« Les écrivains fils de la Révolution
ont une tâche sainte. Oh Homère,
il faut que leur épopée pleure ! »
(Victor Hugo)**

Ecrire un telle œuvre relève d'un geste hautement politique. La conférencière souligne dès le début que l'abondance des larmes a une valeur

compensatrice et que *Ahasvérus* est aussi l'épopée de la lutte de l'homme avec lui-même. C'est le lexique guerrier qui transmet ce combat intérieur. La douleur d'Ahasvérus est l'image de son désir, sa souffrance le résultat d'une malédiction. Causée par l'absence de pitié, cette malédiction devient la seule manière de se purifier de la violence. Dans la légende d'Ahasvérus, c'est Rachel qui a de la pitié, c'est donc la femme qui a le courage d'être humain. La responsabilité humaine doit être à l'origine du dépassement de la fatalité.

On constate chez Quinet la conjonction de la rébellion et de la compassion dans la passion de l'être. Les larmes de la pitié sont une voie de salut, elles sont l'émotion qui permet une ouverture du moi au monde, le dépassement de l'égoïsme. Enfin, les larmes deviennent démiurgiques ; par elles, le pathétique atteint au sublime et est à l'origine d'une véritable éthique. Pour conclure, Bénédicte Elie met en évidence que l'épopisme guerrier est mort avec les guerriers napoléoniens et que ce sont les larmes qui ont permis une nouvelle conception de l'homme autant que la création d'un nouveau genre.

Le caractère polémique de la littérature

Florence Beillacou, dont l'exposé portait comme titre « Le discours romantique à l'épreuve de la fiction naturaliste », est partie de la polémique entre l'esthétique romantique et la théorisation du naturalisme. Elle montrait que les raisons de l'anti-romantisme avaient été avant tout politiques et relevaient de ce qu'elle appelait une bataille idéologique. A ce point elle a aussi souligné la politisation du discours critique de Zola. Que le naturalisme doit être compris comme courant se dirigeant contre toute forme d'idéalisme, telle a été la thèse principale de la deuxième partie de l'exposé. Ainsi le naturalisme s'oppose-t-il d'abord, par principe, à l'idéalisme philosophique, ensuite à l'idéalisme dans la littérature et dans les arts tout court, et enfin à un idéalisme politique et religieux. Dans la troisième partie, la conférencière soulevait la question d'une esthétique antiromantique en ce sens que le naturalisme avait l'intention de surpasser les romantiques sur leur propre terrain.

Le repas en commun au Dozentenfoyer de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich, avec une vue magnifique sur la ville, nous a permis

Ibidem

de prolonger les échanges cordiaux, en commun à la grande table en mangeant, mais aussi en groupes plus petits.

La serre-âme, un biotope

La deuxième moitié de la journée s'est ouvert avec l'exposé de Reto Zöllner, consacré au motif de la serre dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Partant du recueil *Serres Chaudes* de Maurice Maeterlinck, il mettait l'accent sur l'analogie de la figure de la serre et l'âme du je-poétique ainsi que sur les nombreux contrastes régissant le recueil : celui entre intérieur

et extérieur de la serre, entre l'espace sauvage, naturel et la construction humaine qui se traduit, selon les mots du conférencier, dans une « hésitation paradoxale entre en désir de protection et un sentiment d'enfermement, analogue à la claustration mentale de l'âme-serre ».

Suivant une lecture métalittéraire, la serre-âme devient un résumé du monde, littéralement un « biotope », où sont cultivés les poèmes-fleurs nés de l'introspection du je-lyrique dans sa propre âme. Le rapprochement de Maeterlinck et de Huysmans a servi de mettre en exergue la prévalence de l'artificial sur le naturel, le trait de la facticité de la serre. La réciprocité entre fleurs factices imitant les fleurs vraies, et les fleurs vraies qui ont l'air d'être factices représente l'analogie entre naturel et artificiel déjà observé chez Maeterlinck.

Il sera d'ailleurs intéressant de continuer la réflexion sur les fleurs à cette époque pour pouvoir amplifier la thèse de la serre comme nouveau résidu poétique. D'autres exemples de la littérature (Flaubert, Maupassant, Zola) ont servi de montrer la valeur à la fois érotique, mondaine et poétique de la serre. Pour conclure, le conférencier a justement fait allusion à la serre et son importance dans l'art pictural – en l'occurrence avec le tableau *Dans la serre* de Manet – une approche qui mérite d'être approfondie.

L'exposé de Claire Habig de Strasbourg avait pour sujet de démontrer de quelle façon (poétique) trois poètes contemporains, c'est-à-dire Jacques



Les organisateurs de la Journée, Patrick Labarthe et Béatrice Guion (Strasbourg), ont réuni à Zurich des doctorant(e)s des deux universités.

Réda, Guy Goffette et Jean-Michel Maulpoix ont trouvé, chacun à sa manière, une écriture qui crée, grâce au mouvement qui lui est inhérent, une nouvelle musicalité de la langue. A leurs manières, les trois poètes parcourent l'espace, les lieux concrets avec un regard qui cherche et retrouve la musicalité dans la nature.

Mouvement et musicalité

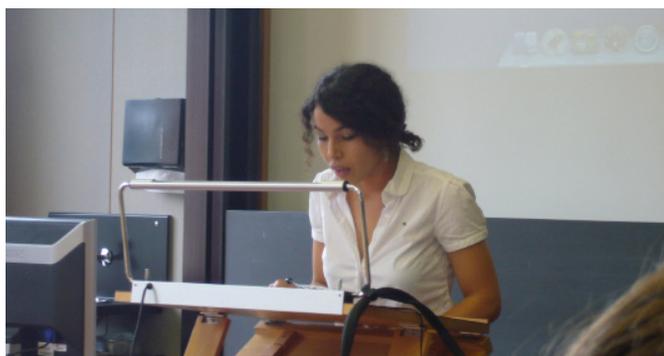
Chez Réda, l'écriture repose souvent sur une déambulation libre qui n'a pas de but précis ; l'essentiel se passe dans les lieux les plus secrets, les plus

déserts, des lieux, en effet, qui deviennent indispensables à sa réflexion poétique (cf. Daniel S. Larangé, 2014).

La quête de quelque chose de neuf et un regard inédit sur les choses caractérise aussi l'écriture de Jean-Michel Maulpoix. Chez lui, l'essentiel se passe ou plutôt se sent sur un seuil, c'est-à-dire au moment de l'équilibre précaire entre intérieur et extérieur. Une de ses publications récentes *La musique inconnue*, un essai sur la musique et la poésie paru chez José Corti, s'offre pour approfondir ce que la conférencière avait souligné. Enfin, les trois auteurs étudiés sont sans aucun doute des représentants d'une prose poétique qui, par un geste d'ouverture et un regard novateur sur le monde, essaient de saisir et de révéler les émotions et la musicalité de l'existence très souvent ensevelis dans notre siècle.

Un chantre décapité

Julie Abreu-Dekens a clos le cycle des présentations des jeunes chercheuses et chercheurs avec un exposé sur le mythe d'Orphée dans la lyrique du XXe siècle. La conférencière présentait des textes français, allemands et suédois en les rapprochant selon la méthode comparatiste et en dégagant la spécificité de chaque espace culturel et la poétique propre à chaque auteur. Le lyrisme moderne a une relation ambiguë envers le motif d'Orphée, telle était une des conclusions de l'intervention. Le mythe continue à être très important sans qu'Orphée soit directement présent dans les poèmes.



Un des exposés du programme dense et riche

Il affleure dans de nombreux textes qui se permettent aussi de transformer des éléments fondamentaux du mythe, comme la lyre qui se retrouve sous forme de guitare.

L'exposé a mis l'accent notamment sur le paradoxe de pouvoir « chanter » (comme Orphée) après la Shoah. Comment faut-il donc concevoir une lyrique après ces atrocités et comment transforment-elles la représentation d'Orphée ? Voilà une des questions clé de l'exposé. Ainsi observe-t-on dans les poèmes de fréquentes brisures, des fêlures à la fois au niveau du contenu qu'au niveau prosodique. Dans ce contexte, la conférencière a analysé de près le motif de la décapitation. Chez Celan, en l'occurrence, la décapitation est traduite par une prosodie décousue, en particulier par le tiret et par une réduplication de syntagmes verbaux. De cette manière, Julie Abreu-Dekens a mis en évidence les correspondances étroites dans le lyrisme (moderne) entre le plan de l'énonciation et le plan de l'énoncé.

La pensée des moralistes

La conférence de Béatrice Guion a terminé la journée d'étude, riches en discussions. La conférencière montrait le statut et le travail des moralistes de l'âge classique à nos jours. La question de la définition des moralistes marquait le titre de la conférence, intitulée « Qu'est-ce qu'un moraliste classique », et a permis de confronter plusieurs approches pour comprendre la pensée et l'écriture des moralistes. Selon celle de Nietzsche, ces écrivains, observateurs des mœurs de leurs contemporains, peuvent être appelés « des tireurs qui visent juste et mettent régulièrement dans le noir, mais dans le noir de la nature humaine » et dont l'« adresse suscite l'étonnement ». Un étonnement qui pour un spectateur

« guidé par l'amour des hommes et non par l'esprit de la science finira par maudire cet art qui semble inculquer aux âmes la tendance à rapetisser et à suspecter l'homme » (Nietzsche, 1988, § 36).

L'éthos des moralistes se situe dans un continuum entre décrire (les mœurs) et prescrire. A la fois sociologues et psychologues, ils savent arracher les masques à leur contemporains d'une manière travaillée et précise, en ayant recours à la forme concentrée et aigüe de la maxime, véhiculent un savoir du monde et de l'homme toujours actuel de nos jours.

Un double souhait a été exprimé à la fin avant qu'un apéro au Romanisches Seminar ait attendu tous les participants : que cet échange puisse être continué en vue d'une deuxième volée à Strasbourg et que la collaboration interuniversitaire mérite d'être maintenue voire intensifiée afin que les jeunes chercheurs et chercheuses puissent être soutenus des deux côtés.

Doctorante à l'université de Zurich, Stephanie Ehram travaille actuellement à une thèse de littérature moderne sur les formes, les significances et les fonctions du silence dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau sous la direction du professeur Patrick Labarthe.

Victor Hugo, *William Shakespeare*, Bernard Leuilliot, Paris, 1985.

Edgar Quinet, *Ahasvérus*, Paris, Hachette (1833), 1905.

Maurice Maeterlinck, *Serres chaudes. Quinze Chansons. La Princesse Maleine*, Paris, Gallimard, 2008.

Daniel S. Larangé, „Fonction spirituelle de l'espace littéraire: une lecture de *Rue de Terre-Neuve* de Jacques Réda“, *Ekphrasis* vol. 11, n° 1, 2014, p. 85-108.

Jacques Réda, *La musique inconnue. Essai sur la musique et la poésie*, Paris, José Corti, 2013.

Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain II*, trad. R. Rovini, Paris, Gallimard, 1988.

IMPRESSUM

Herausgegeben vom «Doktoratsprogramm Romanistik: Methoden und Perspektiven» der UZH.

Autorinnen und Autoren sind die Romanistik-Doktorierenden der Universität Zürich.

Layout und Gestaltung: Paul Sutermeister

Kontakt: ibidem@rom.uzh.ch

Online: www.rose.uzh.ch/doktorat/ibidem.html